

JOSETTE CLOTIS

UNE MESURE
POUR RIEN

3^e édition

nrf

GALLIMARD





UNE MESURE POUR RIEN

DU MÊME AUTEUR

LE TEMPS VERT. (N. R. F.)

EN PRÉPARATION :

LA CLEF DES CHAMPS.

JOSETTE CLOTIS

UNE MESURE
POUR RIEN

Troisième édition

nrf

GALLIMARD
Paris — 43, rue de Beaune

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard 1934.*

Sa mère baissa la veilleuse. On vit la main blanche qui allait du bouton au marbre de la table, où elle s'appuyait tout ouverte, puis elle remontait à l'abat-jour qu'elle penchait du côté du lit. Le père demanda, de l'ombre où il se tenait, du fond de la pièce :

— Est-ce qu'il dort ?

— Je ne crois pas qu'il dorme, dit la mère.

Ils parlaient à mots chuchotés ; pourtant leurs voix n'auraient pas atteint le malade, car tout était si frêle et menacé en lui, désormais, que les lumières ni les sons, ni aucune pensée, ne lui parvenaient plus que bas comme de petites veilleuses.

La pluie mouillait la vitre, et sur les fils du télégraphe qui s'inclinaient vers la fenêtre, une seule goutte glissait, large comme un flocon de neige. Ce soir du premier novembre était épais, plein de nuages jusqu'à la terre. Cela faisait le troisième novembre. Il devait y avoir des pas dans la rue, un va-et-vient de deuil, de pas, de fleurs mortuaires, le tramway qui grince au tournant, les convois pour les cimetières, mais, d'ici, on ne l'entendait pas.

La chambre était étroite, avec de grands rideaux,

une fenêtre sans horizon. Les murs, qui étaient blancs et bis, dessinaient des guirlandes brèves un peu fanées. Il n'y avait pas de meubles : une tablette, un portemanteau d'où on avait enlevé la capote de collégien et la casquette plate. Sur des rayons, des livres de classe effeuillés, avec le cartonnage des librairies Flammarion et Hachette. Et, par-dessus ces marques simples d'une adolescence tranquille et vide étaient venues s'imposer les traces des années consécutives; des romans récents insignifiants et débrosés; cachant la grammaire latine, le programme d'une revue de music-hall où un corps de femme était découpé dans un cœur; des magazines froissés, des chansons datant de deux saisons. Mais tout cela, qu'on avait laissé là, par mégarde, oublié là, sous d'autres piles, ces feuillets jaunis, ces vieilles joies, ces chansons passées, ces souvenirs inaperçus étaient, en vérité, déjà comme morts.

On avait rangé sur la cheminée par rang de taille des bouteilles qui ne servaient plus, où le sucre écaillé faisait de petits cristaux sur un sirop sans couleur, où les étiquettes tachées étaient transparentes comme du parchemin. Dans la nuit qui s'épaississait, il ne resta bientôt plus que la clarté d'une nappe et de deux cuvettes.

Le jeune garçon qui mourait dans le lit se retourna, se plaignit doucement. Sa mère s'était penchée vers lui. Ce n'était plus, non plus, la même femme. Les gens qui la connaissaient s'arrêtaient en la croisant dans la rue, la regardaient un moment et disaient : « Oh, vous n'êtes plus la même ».

Et on cherchait ce qu'il pouvait y avoir de changé. Le père soutenait le malade. Lui continuait à sourire sans conscience à l'inquiétude dérobée de sa mère, il souriait, il disait : « Oui, maman ». Il était pâle et en sueur de l'effort qu'il faisait. Il lui avait fallu se défendre tant de jours; il avait gardé si longtemps cette angoisse sans nom, il s'était dit : « Faudra-t-il en mourir, est-ce qu'il faudra lâcher, quelle blague ! » Maintenant il n'avait plus aucun courage...

La pluie continuait son pleur sur le zinc du toit, la pluie était interminable, et le tic tac de la pendule de chevet, et je ne sais quels bruits légers et mécaniques dont on a longtemps cru qu'à les suivre on pouvait endormir quelque mal, un peu d'ennui, un peu de la longueur des jours, un peu de fièvre, et maintenant on ne les entend plus. Les personnages et les formes du dessin de la muraille, tout cela qui avait été si longtemps de la lumière et des images, la marche du matin au soir, un peu de vie bise et blanche, maintenant, ne le voyait-il plus ?

Il serrait ses mains sur sa poitrine et continua, par habitude, de sourire. Tout le temps de sa maladie, sauf devant les quelques amis qui pouvaient l'entendre, il avait gardé la même douceur qui rassurait sa mère, et qui ne lui coûtait qu'un peu d'écoeurement pour ce qu'aurait été sa vie brève. Cette comédie piètre de la confiance, lui qui avait pensé tout vouloir, pouvoir avoir tout...

Il paraissait très calme, il fallait le laisser très calme. Son père baissa la veilleuse, puis sa mère

rectifia la veilleuse, sa main blanche sous l'abat-jour éclairée seule dans la pièce obscure.

Ils sortirent en appliquant au mur le vantail de la porte ouverte.

Les autres pièces en enfilade étaient de la vie et des lustres ronds, de grandes clartés réparties, des bruits discrets mais vivants, du feu dans les poêles d'émail, puis la rue. Des jeunes filles blondes étaient assises autour d'une table, la tête dans leurs mains, sans rien faire.

— Comment va-t-il ? dirent-elles.

— Mais bien.

La lumière de la veilleuse, dans la chambre morte, continua de se pencher, clignota, s'adoucit, s'abaissa jusqu'à un cercle bleu, une alliance à un doigt, puis s'éteignit avec le sursaut d'une flamme d'allumette.

La nuit fut tout de suite plus claire. Les rideaux écartés laissaient nu le rectangle gris de la fenêtre. Le malade, en face de lui, voyait le vieux crépi des murs, les toits et les tuyaux des gouttières, mais il ne les reconnaissait plus, à force. Il ne reconnaissait plus novembre, ni sa petite vie, ni son mal, ni sa lutte. Après tant d'orgueil, il arrivait à s'abandonner complètement.

Une femme au fond des cours éclaira sa fenêtre, on la vit aller et venir dans ce grand cadre droit et dur. Elle se baisse et ramasse et passe au ras des vitres ; en passant, elle efface un instant la lumière. Tout n'est pas très net, parce qu'il y a les coins où l'ombre disparaît, on ne sait pas ce qu'elle va y

faire. Elle s'assied près de sa table, se met à coudre avec un profil tout déformé par l'éclairage qui tombe droit dessus.

Le malade s'était redressé, et il fixait cette lumière nue en gémissant. La femme avait relevé la tête. Il imaginait la chaleur de cette chambre quiète; tant pis si dehors la nuit est froide, si à deux pas, un homme meurt.

Elle s'était retournée vers la fenêtre. La lampe haussée éclairait ses cheveux en arrière, mais on ne voyait pas son visage. Elle resta immobile un moment, jusqu'à ce que se tût la plainte qu'elle ne pouvait pas entendre.

Les pots de l'étagère brillaient, avec les inscriptions : Sel et Poivre. L'heure sonna.

Après, la femme se redressa pour éteindre, pour disparaître et aller dormir dans la pièce à côté. Chaque geste qu'elle fait est celui qu'il attend; peut-être que si elle en faisait un autre, tout ce qui doit venir n'arriverait pas comme on l'a prévu. A chaque geste, lui espère un miracle. Mais voilà, cette femme, sur la pointe des pieds elle se hausse; la ligne de son cou est courte. Elle tourne la clef sous le manchon, laissant une flamme de trois millimètres. Oh! soir tranquille, et chaque soir, et infiniment de soirs à la file. L'enfant moribond se demande : « Est-ce que cette lampe s'éteindra? »

Il lui sembla qu'il grelottait comme sur une borne, comme un mendiant, comme un perdu dans le froid, en face de cette fenêtre qui s'éteignait.

Enfin c'était, pour lui, le dernier soir.

Il n'y eut rien, il ne laissait rien. Quelles pensées à travers la ville ? La misère de son père, de sa mère et de ses deux sœurs, autrement rien. Les amis parlent, vont, travaillent, se marient. Les petites filles qui l'avaient aimé, qui avaient imaginé l'amour en le regardant des pieds à la tête, sans doute l'avaient-elles oublié en deux saisons de bals d'où il avait été absent.

Sa mère trouva une boîte de lettres qu'il lui avait laissée, et quelques photographies. Et, à travers ces mots et ces images, c'était un nouveau visage de son fils, qu'elle ne parvenait pas à reconnaître.

PREMIÈRE PARTIE

I

Le jour de la fête de fin d'année, au collège, on avait mis devant une fenêtre, dans un grand tas, toutes les brassières de laine blanche et les petits chaussons tricotés dans l'année pour les bonnes œuvres. Les élèves, en sautant par la fenêtre, passaient par-dessus en se bousculant et en criant. Elles avaient renversé toute la pile, et ne se retournaient même pas. Les petits lainages, dans la boue, écartaient des bras de dix centimètres.

Depuis le matin, les groupes de petites filles, avec les surveillantes qui les dépassaient à peine de la tête, levaient le nez, interrogeaient le ciel en disant :

— Est-ce que ça va s'arranger ?

C'était une fête de plein air, et on avait posé sur le jardin une grande décoration, branche à branche, frange à frange, un travail qui durait depuis quinze jours. Ce qui fait qu'on ne reconnaissait plus, sous les guirlandes et sous les banderoles, les grands tilleuls et les pelouses symétriques. La pluie, survenant à quatre heures, avait mis le désordre sur toutes ces choses. On s'était réfugié en hâte

dans les bâtiments, qui étaient des espèces de hangars, des logements abandonnés autour du grand jardin. On repoussait pêle-mêle les costumes de marquis du menuet, les grandes robes du proverbe de madame Gérard d'Houville, les petits corsets, les manteaux, les chapeaux d'uniforme, pour continuer la représentation malgré la pluie, faire de la place pour celles qui allaient danser, celles qui allaient chanter, et aussi pour le public.

Les surveillantes de l'entrée s'étaient mises à couvrir avec des journaux sur la tête, pour arriver jusqu'aux petits toits en auvent devant les cabinets. Ainsi tournant le dos à la grille d'entrée. Ce qui fait que les garçons qui passaient sur la route, des garçons qui étaient absolument sans cousine et sans sœur de lait, voyant les annonces de « Kermesse » sur de grands calicots pendus, s'étaient arrêtés et étaient venus à la fin de leur dimanche désœuvré. Ils étaient ravis de trouver là tant de jeunes personnes affolées depuis qu'ils étaient apparus, et déjà prêtes à se rendre.

Et nous, nous l'avions toujours secrètement rêvé, à l'internat. Nous savions qu'un jour des garçons arriveraient, sur des motocyclettes en grand chahut, qu'ils nous emporteraient, à califourchon derrière eux ou sur leurs épaules. Au milieu des feuilles de tilleul d'octobre, sur le pavé gelé de la cour, traîneraient seulement les cadavres égorvés des surveillantes et de la directrice.

Il avait plu. A présent, le ciel redevenait tranquille, on voyait sa grande couleur bleue reflétée dans les flaques qui restaient sur la terre. Les ten-

tures dégouttaient. De grosses gouttes tombaient des arbres, lentes et attardées, la pluie d'après la pluie. On la recevait quand on passait trop vite ou trop nombreux sous les tilleuls aux branches basses.

Des rigoles s'écoulaient le long des allées, en contournant les pierres. Sur la terre argileuse, de grandes mares vous barraient le chemin.

Les garçons s'alignaient d'un côté à l'autre de l'eau, offrant leurs pieds comme une passerelle. Les filles, en s'accrochant à eux, marchaient sur leurs richelieu acajous, précautionneuses et peureuses, si proches d'eux, avec leur souffle sur la nuque ou dans les oreilles. Quand elles glissaient, elles se sentaient retenues, de tout un bras qui leur enveloppait la taille.

On avait tiré les tables, traîné les bancs, aménagé en hâte un dancing avec un phonographe. La foule sérieuse, croyant qu'on jouait là la comédie, s'avavançait et repartait déçue. Des élèves passaient, avec de grands chapeaux d'apothicaires, et des pancartes devant et derrière elles, pour faire de la réclame pour le Théâtre Guignol. Mais les garçons ne les regardaient pas. Les garçons de vingt ans sont bien plus simples, ne s'en vont pas chercher un visage dessous un masque. Devant eux, quatre-vingt-dix-sept visages découverts pépiaient et tournoyaient, les encourageaient, et tout d'un coup se dérobaient avec des rougeurs et des émois extraordinaires.

Ils entrèrent dans la remise où nous étions. Uku-lele dansait une danse espagnole, grimpée sur la

grande cuisinière plate et rouillée de M. Gallouédec, qu'on avait laissée là. Ukulele dansait, enveloppée d'un grand châle en batik, et les autres, en bais, faisaient des bruits de castagnettes.

— Ukulele ! crièrent les élèves.

Elle sauta à terre. Elle ne savait plus où se mettre, à cause des garçons qui étaient entrés.

Eux, ils étaient six ou sept. Ils s'étaient faufiletés, ils étaient contre un mur, assis, debout, ils regardaient, ils fumaient, ils étaient bien contents, à l'abri de la pluie, de la rue, du dimanche inhospitalier, et rencontrant cet imprévu sur leur route.

Elle avait une robe rouge en satin ; elle était toute noire, avec ses cheveux, ses yeux et sa peau menue et courte.

On l'appela pour vendre du champagne. Le comptoir était dans la pièce voisine, mais elle voyait encore de là toutes ses petites amies, et les garçons en face d'elles. De déboucher les bouteilles, ce n'est pas facile. Vingt bracelets de verre, qu'elle avait à son bras craquaient l'un contre l'autre quand elle penchait les goulots. Elle remplissait les coupes, et la mousse coulait sur la nappe. Cependant les filles dépensaient beaucoup plus d'argent que les garçons.

Après, elle n'avait plus de chaise. Un des garçons se leva pour lui offrir la sienne. Les pensionnaires continuaient de bavarder en s'approchant l'une de l'autre, toujours comme si leurs têtes avaient été emmêlées, et quand on les regardait elles devenaient roses comme des pêches devant un mur.

Des spectateurs s'assemblaient qui espéraient une

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

CHARLOTTE BRONTË

<p style="text-align: center;">Villette <i>(Tr. de l'anglais par Albine Loisy et Brian Telford)</i></p>	<p style="text-align: center;">Le Professeur <i>(Tr. de l'anglais par Henriette Loreau)</i></p>
---	---

ANNE BRONTË

Agnès Grey
(Tr. de l'anglais par Ch. Romey et A. Rollet)

MARIE-ANNE COMNÈNE

<p style="text-align: center;">VIE ET MORT DE ROSE COLONNA Rose Colonna</p>	<p style="text-align: center;">Violette Marinier</p>	<p style="text-align: center;">Le Bonheur</p>
---	--	---

*
*
*
Été

L'Ange de Midi
Arabelle

COLETTE ANDRIS
La Femme qui boit*

LAURENCE ALGAN
Le Livre de Sylvie

<p style="text-align: center;">MARCELLE AUCLAIR Toya Naissance précédé de Changer</p>	<p style="text-align: center;">Anne Fauvet d'Étoile</p>
---	---

JEANNE GALZY
Jeunes Filles en Serre Chaude

JOSETTE CLOTIS
Le Temps vert
Une mesure pour rien

ROSE CELLI

Isola
Prix Minerva 1933

HELEN ZENNA SMITH

<p style="text-align: center;">Pas si calme <i>(Tr. de l'anglais par R. Brua) Prix Séverine 1932</i></p>	<p style="text-align: center;">Blessées de Guerre <i>(Tr. de l'anglais par R. Brua)</i></p>
--	---

RADCLYFFE HALL

Le Puits de Solitude
*(Tr. de l'anglais par Mlle Léo Lack)
roman par Radclyffe Hall et Una Lady Troubridge*

ANITA LOOS

Les Hommes
préfèrent les Blondes
*(Tr. de l'anglais par Lucie Saint-
Elme et Harry Morgan)
Préface de PIERRE BENOIT*

Mais ils
épousent les Brunes
*(Tr. de l'anglais
par Pierre Jean Robert)*

URSULA PARROTT
Ex-Epouse
(Tr. de l'anglais par Claude Boisfort)

AGNÈS SMEDLEY
Une Femme seule
(Tr. de l'anglais par E. A. Gold)

LOUISE DE VILMORIN

Sainte Une fois

Collection "SUCCÈS"

TITAYNA
Nuits chaudes
INÉDIT

ANDRÉE VIOLLIS
Criquet

JOE LEDERER
Musique de la Nuit
INÉDIT